

Cloco...  
ses derniers mots

EXTRAIT

EXTRAIT

Photo de couverture : Studio de la plage à Marseille.  
Remerciements à Jean-Claude Khatchadourian pour son aimable autorisation de publication.

Cloco...  
ses derniers mots

*Éditions  
Collections  
de Mémoire*

EXTRAIT

## ON VA CHEZ JOJO...

Ce sont ces mots qui sont le point de départ, la rampe de lancement de tout un univers professionnel qui va durer près de 30 ans sans le moindre répit, le moindre relâchement, animé d'une passion intacte.

Celle du premier rêve, celui qui donne la force de changer la trajectoire d'une vie banale, en un rêve éveillé permanent. Passion de la première heure, du premier jour, celle qui propulse un individu dans un monde où tout paraît irréel, tellement éloigné de soi, qu'il faut de temps à autre se pincer pour le croire.

On va chez Jojo, cette petite phrase constituée de ces quelques mots succincts, est le point de départ de trois décennies de travail, collaboration, rencontres, amitiés, complicité dans le show derrière le rideau. Un peu devant aussi...

Ces souvenirs d'une vie exaltante, je n'ai jamais cessé de les faire vivre. Aujourd'hui, je veux les faire revivre pour vous les faire découvrir et ainsi les partager avec vous.

Vous les admirateurs inconditionnels de CLAUDE FRANÇOIS, JOHNNY HALLYDAY, SYLVIE VARTAN, MICHEL SARDOU, JULIEN CLERC, JOE DASSIN, ADAMO, ainsi que de SERGE REGGIANI, MIKE BRANT, PATRICK SEBASTIEN, DICK RIVERS, ou l'inénarrable CARLOS, par qui tout a commencé. Grâce à qui tous ces grands noms de la variété française, ont jalonné ma vie, l'ont traversé à la vitesse de l'éclair.

Cette énumération n'est pas exhaustive. Beaucoup d'autres grands noms viennent s'ajouter à cette liste prestigieuse, et c'est en vous invitant à me lire que vous les retrouverez. Vous découvrirez d'autres noms d'artistes talentueux, dont les chemins ont croisé mon petit sentier où j'aime encore flâner aujourd'hui.

Parallèlement à tous ces souvenirs, l'idée primaire et première, de livrer ces confidences m'est venue tout naturellement de ma fonction, et de la trilogie qui en découle (admirateur, puis copain et enfin employé) que me confère Claude François.

Au cours de mes jeunes années, il est mon idole. Il provoque mon envie de faire ce métier, tout au moins de l'appréhender, et de cette volonté naîtra notre rencontre, qui, au fil des années me fera côtoyer un garçon sympa et généreux, pour s'achever par la relation plus tendue d'un patron avec son employé.

Ce triptyque détermine la grande place que je lui accorde au fil de mon récit, pour avoir été le détonateur de mon avenir, sans pour autant négliger les multiples rencontres improbables, que le jeune adolescent lyonnais ne pouvait soupçonner.

De toute évidence, indéniablement beaucoup de gens, collaborateurs ou pas, proches, journalistes spécialisés, amis ou simplement admirateurs ont signé des livres à la mémoire de Claude François. Humblement, je suis personnellement avec Marie-Thérèse Dehaeze son attachée de presse, et Kathleen, le dernier témoin de sa vie, le dernier collaborateur à l'avoir vu vivant ce maudit samedi 11 mars 1978.

A tous ceux qui lui vouent une grande admiration, comme aux sceptiques qui ont fait courir les bruits les plus saugrenus, en tentant de répandre le doute dans les esprits quant à la véracité de sa tragique fin de vie, ce livre révélera la dernière semaine de CloClo, égrenée heure par heure, telle que je l'ai vécue à ses côtés.

Ce livre est le témoignage passionné, personnel et professionnel du fan, du copain du show business, et du collaborateur que j'ai été.

## **Souvenirs et confidences de son ultime secrétaire.**

La précision de mon récit, outre le fait de faire appel à ma mémoire, se trouve étayée par mon esprit conservateur. En effet, depuis plus de quarante ans, je conserve précieusement d'année en année mes agendas, ce qui me permet aujourd'hui de reconstituer une vie de Show derrière le rideau.

EXTRAIT

EXTRAIT



# INTRODUCTION

En 1971, j'arrive à Paris.

Dans ma valise, pas grand-chose, mais elle est bourrée de rêves. Ma carte de visite est sonore. Quatre chansons originales que j'ai écrites, en plus d'une quarantaine d'autres, puis choisies pour les enregistrer dans un studio, à Tarare dans le Rhône. Un studio, un vrai, dans lequel je pénètre pour la première fois. Un studio qui va engloutir mes maigres économies, mais où le résultat cependant me donnera l'élan qui au bout de huit heures d'un train de nuit, me fera débarquer Gare de Lyon à Paris.

C'est un peu mon sésame pour approcher au détour d'un rendez-vous obtenu avec insistance, dans une maison de disques, ou d'édition, les tout-puissants du Show Business, et peut-être, qui sait, qu'un de ceux-là me permettra de monter dans le wagon de l'espoir, celui qui changera mon quotidien, qui me fera connaître une autre dimension dans ma vie de tous les jours.

Ma découverte de la capitale se fait en parcourant les différents plateaux télé, pour assister aux émissions de variétés publiques. Je fais la navette entre la rue François 1<sup>er</sup> et la rue Bayard, pour assister aux différentes émissions de radio, avec l'espoir d'atteindre le producteur, l'éditeur, le conseiller idoine, que je nommerai d'un mot le « magicien », celui dont j'ai besoin.

Je ne sais pas d'un jour sur l'autre qui je vais rencontrer ni même quel artiste je vais croiser, ou voir figurer au sein du générique de l'émission où je me rends.

Comme aujourd'hui, au Studio 101 de la Maison de la Radio.

En ce jour du 8 mai 1971, j'assiste à Midi Chez Vous l'émission de Danielle Gilbert. Mon intuition vraisemblablement m'a fait prendre ce choix et me déplacer de manière fortuite, sans soupçonner le moindre nom des invités du jour.

Ma joie sera à son comble avant même le générique de début de l'émission, puisque les gradins du public sont remplis de minettes déjà en transe, prêtes à hurler au moindre frisson du rideau sur le plateau.

Elles savent toutes, elles savent qui est derrière ce rideau.

Moi je l'ignore, mais en voyant leur attitude, je devine et suis fier d'avoir eu le nez creux.

Effectivement, Danielle après avoir salué brièvement les téléspectateurs, dit ;

- Vous êtes nombreuses à l'attendre, Mesdemoiselles, il est là, je vous rassure.

Notre invité aujourd'hui est CLAUDE FRANÇOIS !!

Cris stridents, bondissements des filles sur place, redoublement de cris et Claude fait son apparition entonnant « Je te demande pardon ».

Quelques mots de son actualité, confidences sur quelques projets, carte postale de son dernier voyage à Détroit dans le Michigan, d'où il rentre et où il a enregistré ces deux nouveautés dont on a la primeur ce midi. On a entendu le premier titre, et je suis certain que toutes les filles sont comme moi, elles n'ont pas envie, mais pas du tout, d'entendre le second de suite car il sonnera le glas de ce moment inespéré pour ce qui me concerne.

Pourtant l'émission est hélas déjà à son terme, et dès les premières mesures de l'intro, je reconnais une chanson que chantait Sylvie Vartan « Moi je danse » sur son album « Par amour par pitié » une chanson adaptée du répertoire de Tamla Motown des Four Tops.

Claude lui n'a fait que traduire le titre original « It's the same old song » puisque sa deuxième nouvelle chanson, s'intitule « C'est la même chanson ».

Le titre a un double sens me dis-je, car bien évidemment, c'est la même chanson que celle de Sylvie. Les Clodettes sont à ses côtés, plus séduisantes que jamais.

Après l'émission, je suis emporté par un tourbillon hurlant, et ne résiste pas à suivre le mouvement, et je me retrouve là où les artistes sont supposés sortir. J'attendrai longtemps, porte F, côté rue du Ranelagh, comme beaucoup de garçons et de filles, mais on ne le verra pas.

Certes, je suis ravi d'avoir de façon totalement fortuite, pu voir et entendre Claude et je me dis qu'à présent sur place à Paris, ces moments magiques pourront se répéter. Cependant, je ne suis à aucun moment venu dans la capitale pour cela, et je ne veux pas sacrifier mes projets d'avenir, qui me semblent bien plus importants. Les studios télé c'est une chose, mais les maisons de disques n'en pâtiront pas.

Finalement le tout-puissant tellement espéré fera briller mon étoile de façon plus précoce que je ne l'avais envisagé. Grâce à mon opiniâtreté.

Prémonition, ou bien hasard total, mais cette lumière s'illuminera 5 rue Clément Marot.

C'est à cette adresse que ce tout-puissant qui va me mettre le pied à l'étrier, le micro dans la main, du baume au cœur surtout, s'appelle Jean-Max Rivière.

Il occupait simplement l'ancien bureau Flèche de Claude François. Il était le producteur de Carlos, plus tard de Charlotte Jullian, Billy Bridge, ou encore Yves Heuzé, un ancien caméraman de Danielle Gilbert qui s'essayait à la chanson, et plus tard encore le premier producteur de François Valéry. Dans le bureau voisin, il y a Max Amphoux, des Éditions Allo Music, où je croisais souvent un grand

nombre de personnalités, dont Jim Larriaga, Gérard Palaprat ou encore Demis Roussos. Je suis au bon endroit, pensais-je.

Jean-Max est aussi un auteur à succès. « Un petit poisson Un petit oiseau » que chante admirablement Juliette Gréco, ou encore « La Madrague » sur la plage abandonnée...de Brigitte Bardot sont des textes de sa création. Plus légères aussi « Romanella » ou bien « Une fille de France », chantées par Gianni Nazzaro en 1975/76.

Ce messie me donnera la chance de ma vie, en amont de la production d'un premier 45 Tours prévu, qui devrait sortir sur le label Vogue, en accord avec Madame Michèle Robic, intitulé Je cours après l'amour.

Cette opportunité, pour me permettre de gagner ma pitance en attendant l'éventuel succès, car les temps sont durs dans la capitale pour le jeune provincial.

EXTRA

# LE SOIR OÙ TOUT COMMENCE...

## Autour de quelques verres

Nous sommes attablés au Bar de l'hôtel Concorde Lafayette, Porte Maillot à Paris, pour siroter quelques cocktails, afin de réchauffer nos « intérieurs » et les protéger des frimas, à quelques semaines de Noël 1971.

Jean-Max que je retrouve assez régulièrement depuis bientôt trois mois, pour avancer sur nos projets artistiques, m'avait proposé ce rendez-vous pour provoquer cette rencontre.

Ce sera en me présentant Carlos. Je rencontre un être débonnaire, souriant et décontracté, mais avant tout drôle, qui en me payant déjà un coup à boire, pour m'installer dans l'ambiance, me confiera être à la recherche d'un administrateur.

Il est volubile, et en profite pour souligner que le rôle qu'il attend du collaborateur dont il a un besoin impérieux, il le connaît mieux que personne, pour l'avoir exercé durant de nombreuses années. Il se renseigne brièvement sur mes capacités.

Au deuxième verre, mon audace évoquée et les compétences invoquées sauront le séduire, et au terme d'un échange enjoué, quasiment amical déjà, au troisième verre, il décidera de mon engagement afin de remettre de l'ordre dans le capharnaüm qui régnait dans son courrier, contrats, feuilles de paye, vignettes spectacle, documents administratifs de toute sorte.

Il débutait dans la carrière d'artiste mais aucunement dans le métier artistique, qu'il foulait avec un certain succès depuis 10 ans dans l'entourage de Sylvie et Johnny.

Dès lors, mon quotidien se déroulerait 3, rue Saint Benoît à Saint Germain des Prés, pour une vie que je n'osais rêver, boulevard Diderot sous la pluie, il y a peu.

A ce premier étage, je découvrirai contrats d'artiste, engagements télé, gestion de rendez-vous, je passerai au peigne fin les diverses et nombreuses sollicitations, je répondrai au courrier, je répondrai au téléphone, je m'occuperai en résumé de toute la vie d'artiste de l'artiste qui me confiait le démarrage de sa carrière de chanteur, en se reposant sur mes frêles mais solides épaules.

Outre la partie administrative, j'étais physiquement partout avec l'artiste, du lever au coucher. Nos déplacements étaient multiples, ils étaient pour moi les leçons de géographie que j'avais grandement négligées durant ma scolarité. Les nombreux galas de fin de semaine se multipliaient, sous chapiteau, en plein air, de salles des fêtes en théâtres, de Casinos en Fêtes de la bière, d'Arbres de Noël en soutien de meetings politiques, toutes tendances confondues, et j'en passe.... C'était la période florissante du plein emploi dans le Show Business.

Nous faisons aussi de nombreux déplacements en province pour faire ce qu'on appelait de manière un peu cavalière « nos ménages ». Cela consistait à honorer des engagements dans des hypermarchés, des supermarchés, des magasins de meubles ou d'électro-ménager, à l'occasion d'ouvertures de ces dits magasins ou encore pour y célébrer un anniversaire.

Ce genre d'activité pour l'artiste, était-on ne peut plus lucrative, car à l'inverse des galas où il y avait vingt personnes à payer (techniciens, musiciens, danseuses, etc.) pour aller distribuer cartes postales dédicacées ou affichettes, nous étions seulement tous les deux, tandis que le cachet était plus ou moins semblable !

N'allez pas imaginer cependant, qu'en dehors de parcourir les départementales et les routes nationales (les autoroutes n'étaient pas légion ces années-là), notre vie « d'artiste » était de tout repos. La vie parisienne avait son lot d'activités également.

Il y avait des déplacements constants dans Paris, afin de nous rendre en Radio, (RTL ou Europe1, voire RMC, les seules stations existantes) pour participer à une émission, des engagements télé, que

ce soit aux Buttes Chaumont, à la Maison de la Radio, ou même Cognacq Jay encore, ou certains studios indépendants comme quai du Point du jour d'où Danielle Gilbert animait après le studio 101, son émission de midi. Tout ceci pour des « Directs » des « Ampex » ou des répètes comme on disait....

Et puis les STUDIOS, étaient le quotidien, même si le nom changeait....

Studio de répétition pour y retrouver les musiciens, afin d'intégrer une chanson nouvelle au prochain gala, régler un pas de danse avec les danseuses, peaufiner des enchaînements scéniques etc...

Studio d'enregistrement pour le futur 45 Tours, ou pour préparer la maquette de ce prochain disque. Y trouver la couleur, le rythme etc.

Studio Photos pour des séances de sourires interminables, qui se retrouveraient sur la pochette du disque à venir, ou encore pour le sujet du prochain magazine de jeunes (SLC, Podium, Stéphanie, Hit Magazine etc.).

Bien sûr la photo ne suffisait pas, il y avait aussi les rendez-vous journalistes, afin de répondre à l'interview, ou bien inventer d'un commun accord, l'histoire sympathique qui entraînerait des ventes plus nombreuses en kiosque.

Jour après jour, ce tumulte professionnel me passionnait, moi qui quelques mois auparavant me trouvait encore à... l'usine !! De plus l'univers des rencontres que j'allais faire allait bouleverser ma vie et me permettre de toucher du doigt ce qui me paraissait être à des années-lumière du... possible.

EXTRAIT



## **PASSION DES PLATEAUX, DES STUDIOS ET DE LA SCÈNE...**

Bien plus encore, il y avait le côté administratif et l'organisation de tous ces rendez-vous à prendre en compte en amont, afin de fluidifier de façon professionnelle l'intendance dont j'avais nouvellement la charge.

Cela passait par la prise de rendez-vous pour la révision de la voiture, en poursuivant avec l'assureur pour un litige ou une extension de garanties, jusqu'au détail infime à régler avec l'organisateur d'un prochain spectacle, en collaboration avec ce grand Monsieur qu'était Charley Marouani. La charge administrative pesait terriblement et impliquait de nombreuses heures passées au téléphone. Mon rôle était également celui du filtre, car mon bureau se trouvait au domicile du chanteur, et des nombreux appels intempestifs, il me fallait le protéger, telle était aussi la mission qui m'incombait.

Carlos vivait la nuit comme bon nombre de ses congénères artistes, et ses journées sauf exceptions obligatoires, débutaient rarement avant midi. Donc bien plus encore que dans la journée, pour les appels du matin, je devais manifester une rigueur implacable afin de ne le déranger sous aucun prétexte.

Les appels auxquels je ne pouvais pas trouver de réponse parce qu'ils étaient personnels étaient d'une brièveté sans nom.

Ainsi, parmi la pléthore de souvenirs téléphoniques, il y en a un qui traîne encore de façon sonore dans ma mémoire.

Une voix de stentor, presque sépulcrale, car il était tôt manifestement pour cette voix-là. Ce souvenir donne à peu près cela quand je décroche...

- Carlos ?
- Non ! son secrétaire.
- LOUIS XVI !!!

Interloqué et ne saisissant pas la subtilité humoristique, je reprends :

- Pardon ?

Il est pas là ? demande alors la voix.

- Il dort encore, il est...

Et je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'un bip, plutôt le Tut Tut d'une communication interrompue retentit, sans que l'interlocuteur se soit présenté ou ne me laisse un message à transmettre.

Des farfelus il y en a même et surtout au téléphone, cela ne me surprend pas, me faisant une fois de plus le point d'honneur de la fermeté, pour résister aux demandes diverses du matin...

D'autant qu'à cette époque, au début de notre rencontre, Carlos avait une activité secondaire.

Parallèlement, il dirigeait en association avec Hubert Wayaffe, un restaurant à la mode, le restaurant où le Tout Paris se pressait, et où les artistes venaient nombreux, car les deux associés étaient des personnalités incontournables. Hubert qui présentait et animait au quotidien sur Europe1 le Hit-Parade, et l'émission « Dans le vent » était le copain de toutes les vedettes du moment, tout comme Carlos évidemment. Ils avaient la notoriété d'être les copains de stars dont entre autres CloClo.

Ce restaurant à la mode qui attirait les notoriétés du Tout Paris, les notoriétés provinciales de passage à Saint Germain des Prés, tout comme certains touristes étrangers, était la propriété de Messieurs Maurice et Charles Casanova, qui firent plus tard l'acquisition du célèbre restaurant Fouquets des Champs Élysées. Hubert et Carlos en assuraient la gérance, car Messieurs Casanova possédaient en outre d'autres établissements réputés également, tels La Brocherie ou Le Bilboquet, célèbre pour ses soirées jazz.

« Le Bistingo », cette enseigne de nos compères, devînt ma cantine très rapidement, et c'est ainsi qu'au détour d'une soirée comme une autre, mais qui ne le fut pas, Carlos me présenta Claude François.

Il sortait de studio répétitions et venait se restaurer chez ses copains.

Ce soir d'octobre 1972, j'ai partagé moins d'une heure autour d'un verre avec Claude François. Aussitôt je fus impressionné par sa gentillesse, subjugué par son côté volubile, et ravi de sa simplicité. Carlos le fit rire aux éclats à plusieurs reprises, en racontant comme à son habitude des histoires drôles de son cru. Les situations désopilantes mises en exergue par un des maîtres des lieux, amusaient follement Claude qui venait ici comme les autres convives parce que cet endroit n'avait rien de commun avec les autres établissements. Ici, c'était du dîner spectacle permanent.

Dans des instants plus calmes, Claude expliqua sa nouvelle folie, une tournée périphérique sous chapiteau géant chauffé, afin d'aller au-devant des gens qui passent leur journée à Paris pour y bosser, et que la moindre des légitimités était d'aller chez eux pour les distraire.

La préparation de ce projet altruiste, entraînait notre idole à encore plus de répétitions qu'à l'accoutumée. C'était son univers tout entier, et sans le connaître vraiment, on devinait qu'il vibrait intensément pour ce genre de quotidien.

Ce soir-là, ma timidité du moment, conjuguée à la surprise d'avoir en face de moi mon idole de toujours, celui qui avait à son insu décidé de mon avenir professionnel, car il était l'instigateur de mes rêves les plus fous, la réussite dans le métier de la chanson, ces quelques minutes magiques, je m'en délectais en silence.

Je me souviens qu'il avait dit à Carlos en partant :

- J'espère que vous me ferez le plaisir de venir un de ces quatre me voir, et on se fera une bouffe après le spectacle, si vous voulez.

Il salua tout le monde et disparut.

EXTRAIT

# ON VA CHEZ JOJO...

## Quelques semaines plus tôt...

Une journée type de ma nouvelle vie professionnelle exaltante, de ce rôle conjugué de secrétaire administrateur, garde du corps chauffeur confident, que sais-je encore, débutait autour de dix-heures trente, onze heures. Cela peut sembler être incongru, démesuré comparé à la vie du commun des mortels, cependant c'était l'aube, comparé à notre rythme de vie.

Une journée entamée à onze heures s'achevait rarement avant trois ou quatre heures du matin, déjà le jour suivant. Car dans cette journée type, il fallait y inclure le dîner, souvent le souper, et comme il se doit, l'intervalle digestif dans le Club à la mode du moment. En deux mots, cela se traduit très logiquement par une constante représentation de son rôle défini.

Sauf exception, pour les besoins d'une émission de radio matinale (La grande parade RTL) d'une télé aux aurores (Midi première de Danielle Gilbert) ou une répétition générale aux Buttes Chaumont en prévision du direct du samedi suivant (Top à... ou Numéro 1 à des Carpentier) le réveil de Carlos sonnait autour de douze heures, treize heures.

Moi j'avais eu le temps de régler la partie administrative au cours de la matinée, avant que nous filions dans Paris, rarement avant quatorze heures, pour les différents rendez-vous à honorer.

Un matin anodin qui suivait une fin de nuit routinière, et qui annonçait une journée sans engagement ponctuel puisque ce déplacement dans la Capitale n'avait d'autres exigences qu'une visite chez Renoma, rue de la Pompe, suivi d'une autre visite chez Marité et François Girbaud pour renouveler la garde-robe, pour se terminer chez le barbier pour une remise à niveau. Rien ne pouvait laisser transparaître un quelconque stress. Comme à l'accoutumée,

après avoir résumé la journée qui s'annonçait, et énoncé les divers points de chute prévus où nous rendre, Carlos me dit « Cool today ». En montant dans la voiture où je l'attendais en écoutant la radio, avant même que je lui pose la question de savoir par où voulait-il qu'on commence notre périple sans impératif aujourd'hui, il me répondit laconiquement :

- On va chez Jojo !!

J'étais à son service depuis quelques mois, et auparavant j'avais une vie bien différente. A cet instant, j'avais croisé déjà du monde de son entourage, il m'avait présenté à bon nombre d'entre eux, et j'avais en l'espace de ces quelques semaines, côtoyé une partie des gens pour qui il avait une affection particulière, mais je n'avais pas encore rencontré de Jojo, mieux même, je ne savais pas qui était Jojo, moi le béotien néophyte de ce métier. L'affreux Jojo !!

- Chez Jojo ? j'interroge Carlos avec la naïveté du débutant.
- Tu connais pas Jojo ?
- Ma foi, non !
- Va au Pont de l'Alma, me dit-il.

En roulant, il m'interroge sur les deux galas du week-end, savoir si on rentre à Paris tout de suite après ou bien si on passe une nuit à l'hôtel, car, à son habitude, il ne sait jamais où il chante et il se repose entièrement sur l'organisation que je mets en place et que je maîtrise de mieux en mieux, excité que je suis par les responsabilités qui me sont confiées, étant devenu son factotum comme il se plaît à le dire. Tout en bavardant, nous nous retrouvions de l'autre côté du Pont de l'Alma, et avant même que je puisse lui demander où nous allions précisément, il me dit de prendre l'avenue du Président Wilson, grande artère qui conduit au Trocadéro.

En l'espace de très peu de temps, je connaissais Paris mieux que Lyon où j'avais passé vingt ans de ma vie. Il est vrai que ma curiosité naturelle et le désir d'être efficace dans les délais les plus brefs, me faisait marcher énormément dans les rues parisiennes et ainsi, en

surface, je découvrais chaque jour davantage, à l'inverse de la plupart des gens qui effectuent leurs déplacements dans les sous-sols du Métro.

- Wahoo, on a du bol ! s'écrie Carlos, gare-toi là, y'a une super place.
- T'en as pour longtemps ? je lui demande,
- Descends, viens avec moi, je vais te présenter Jojo, tu l'connais pas !

Nous voilà remontant une cinquantaine de mètres sur l'avenue, devant un immeuble Haussmannien somptueux, en pierres de taille, à deux pas de la place d'Iéna. Nous nous engouffrons dans le hall et Carlos, tout en attendant l'ascenseur, souriait en m'observant du coin de l'œil. Il avait, avec sa perspicacité, constaté que j'ignorais encore totalement où je me trouvais.

Je savais seulement, pour l'avoir vu, que nous étions 16, avenue du Président Wilson et rien d'autre.

A l'intérieur de l'ascenseur Carlos éclate de rire en me disant « Tu vas pas me dire que tu l'connais pas Jojo, bordel ! ».

- Je t'assure, pourquoi veux-tu que je le connaisse ? Quand tu me l'auras présenté, comme toutes les autres personnes de ta tribu, je te répondrai, la prochaine fois : oui, je le connais...

Le temps de ce petit échange souriant et l'ascenseur stoppe son ascension au quatrième étage.

Sur le palier, certainement aucun voisin, puisqu'il y a seulement une porte unique, comme dans les étages inférieurs, mais quelle porte, une double porte majestueuse vernie, noire, des poignées dorées, et un silence de cathédrale. Des moulures au plafond haut de trois mètres cinquante. Bien évidemment je suis impressionné par cet aspect grandiose, mais vais-je l'être davantage dans un instant ? C'est en tout cas ce que guette Carlos malicieusement...

Il actionne la sonnette, ne rit pas davantage, en ne me quittant pas des yeux, tandis qu'à l'intérieur des pas sourds se rapprochent de nous.

J'imagine que derrière cette porte se trouve forcément un ami ou un collaborateur de mon patron que je n'ai pas eu le temps de croiser depuis mon intégration dans ce merveilleux conte de fée, dans ce rêve éveillé, qu'est ma vie à l'instant T, mais pouvais-je seulement envisager, qu'il y a encore à peine un semestre, j'étais au Palais des Sports de Gerland à Lyon en train de trépigner en assistant à son show...

La porte s'ouvre et je me retrouve nez à nez avec Jojo, plus communément appelé JOHNNY HALLYDAY.

Ils s'embrassent tous les deux, tandis que je reste un instant en retrait, le temps que Carlos lui dise en se tournant vers moi :

- Gégé, ma nouvelle moitié, en se marrant.

Johnny me serre la main de manière énergique et lorsqu'il me dit « SALUT » j'ai l'impression de reconnaître la voix au téléphone, il y a quelques semaines...

Il nous entraîne dans un salon coloré aux dimensions de ce que pouvait laisser présager le palier, et son luxe ostentatoire.

Un gigantesque piano noir de concert trône entre l'entrée, qui à elle seule représente la surface de l'appartement d'une famille de quatre personnes, et ce salon où nous sommes.

Je suis dans mes petites godasses, n'ouvrant la bouche que par onomatopées, simplement pour déclarer mon choix de boisson, suite à la demande qu'est venue formuler une dame tout de noir vêtue, ceinte d'un tablier blanc, la gouvernante.

Les deux potes échangent abondamment.

Carlos déjà friand de pêche au gros, s'enquiert à propos de Tahiti, car Johnny, semble-t-il, en rentre tout juste.

D'après ce que je devine dans ses propos, il y était en mars dernier pour une série de concerts à Papeete ainsi qu'en Nouvelle Calédonie, puisqu'il évoque également quelques frasques à Nouméa.

Je bois du petit lait en silence, en fixant avantageusement la moquette épaisse, car je ne suis pas spécialement à mon aise, même



si rien de guindé dans l'attitude et la conversation ne sauraient me faire sentir inférieur, mais je suis tout de même subjugué par l'aspect inattendu, presque irréel du moment.

Nous sommes au mois de mai 1972, et juste avant de prendre la décision de m'installer à Paris définitivement, avec mes potes, on trépignait en fin d'année dernière, en novembre 71 au cours d'un séjour familial à Lyon, en nous déhanchant pour « la Jolie SARAH » et en rêvant de façon concrète en écoutant la délicieuse Nanette WORKMANN.

Carlos se lève pour aller aux toilettes, et durant ces quelques minutes qui semblent durer une éternité, je suis figé par un mutisme qui fait se tourner Johnny vers moi.

- Alors ça va LOUIS XVI ?

Je sens la totalité de mon sang m'abandonner pour venir cogner sauvagement dans ma tête qui va exploser. C'est l'horreur absolue l'espace de quelques secondes avant de répondre.

- Désolé, c'était donc vous ?
- A quel propos ?
- Il y a quelques semaines, un matin au téléphone, j'ai pas eu le...
- Gégé a des consignes précises, mon Jojo et il les applique. Carlos venait de voler à mon secours à l'autre bout de la pièce d'où il revenait tout en boutonnant sa braguette !
- T'es pro, bravo ! me déclare Johnny.

Face à ce monstre sacré qu'est Johnny et subjugué d'être de plus dans son intimité, l'ensemble de tous ces sentiments conjugués à l'éducation qui est la mienne, même si dans ce métier il est d'usage de se dire « Tu » sans restriction dès la première rencontre, je me sens totalement incapable de le faire et des trois ou quatre mots que j'ai pu prononcer ce jour-là, je n'ai pas franchi le pas, me cantonnant au vouvoiement.

Cela n'a d'ailleurs pas semblé anormal au « Grand Blond » comme l'appelle très souvent Carlos affectueusement, en parlant de lui.

J'aurai dans le futur de nos nombreuses rencontres avec Johnny, l'occasion de me détendre, en ayant une attitude beaucoup moins timorée. Ces rencontres se feront toujours en compagnie de Carlos, en tournée, à la télé ou à table, tantôt au resto ou chez Carlos à Saint Germain, et même chez lui Villa Molitor, dans le XVIème arrondissement, avant qu'il n'achète sa propriété de Marnes la Coquette.

Mais pour l'heure...

La gouvernante fait un second passage, pour savoir si une boisson supplémentaire nous ferait plaisir, tandis que Johnny évoque son départ imminent le mois prochain, à travers toute la France.

Il se délecte du concept de cette nouvelle tournée en bus avec choristes et musiciens, sous un chapiteau géant.

Il parle de la tournée qui s'appelait JOHNNY Circus.

Au programme il y a engagé le groupe Ange, et une superbe fille Nanette Workmann. Ses musiciens seront sous la conduite de Tommy Brown. La programmation est assez proche de celle à laquelle j'ai assisté à Lyon. J'écoute attentivement !

Il ferait même certaines étapes à l'intérieur de ce bus, afin de créer l'osmose avec la troupe, d'après les confidences qu'il fait à son pote. Le côté novateur de cette tournée, semble lui apporter une certaine jubilation, car il en parle avec le regard qu'aurait un enfant découvrant ses joujoux un matin de Noël.

Peut-être même que cette idée tout à fait originale, d'une conception nouvelle du spectacle itinérant, inspirera d'autres vedettes de la chanson....

N'était-ce pas le propos de CloClo au Bistingo ?

# PROLOGUE

EXTRAIT

EXTRAIT

# JE VIENS DÎNER CE SOIR.

## Souvenirs de quelques rencontres et de repas partagés.

Quelques semaines plus tard, en cette fin d'année 72, nous avons tenu parole, c'était peu de temps avant Noël. En chœur Carlos et moi nous retrouvions à Levallois Perret, pour assister à un show époustouflant de précision, de rythme, de lumières et de son, et surtout de tubes.

Carlos était scotché, par le tourbillon artistique réglé comme un numéro d'horloger. Le show dans son intégralité, transpirait le professionnalisme.

A l'issue du spectacle tel que Claude avait pu le suggérer au Bistingo, nous décidions de dîner ensemble. On se retrouvait à la « Cloche d'or » un endroit que tout le monde affectionnait, Claude François particulièrement, étant un habitué des lieux.

La discussion tournait autour de ce projet grandiose qui était un véritable succès, tant populaire que médiatique. Claude en était le producteur et il était très fier de son succès, même si le risque était quelque peu minime ; le risque zéro n'existe de toute façon pas.

Ce repas, outre le fait d'être délicieux, me permit pour cette seconde rencontre, de me lâcher quelque peu et d'entamer la conversation. Ayant manifesté l'admiration de son orchestre pour la qualité de ses membres, qui étaient individuellement des pointures, chacun respectivement dans leur domaine, Claude, instinctivement, me posa la question ;

- Es-tu dans le métier depuis longtemps ?
- Ma foi, non, je lui réponds, il y a si peu de temps, j'étais encore à Lyon, avant de faire la connaissance de Carlos.

Évidemment, j'ai tout à fait l'intention de lui taire l'admiration que je lui voue depuis dix ans, le moment et le lieu n'étant pas propice aux confidences admiratives.

- Ah ! Lyon, reprend-t-il, moi j'y ai aussi mes origines. Mon grand-père était lyonnais, expatrié en Égypte, et la mère de mon fils est lyonnaise.

Il dit « mon fils », alors qu'il en a deux déjà, depuis trois ans, mais à cet instant, l'existence de Marc est encore tue.

- De plus j'adore Lyon, j'y ai plein de potes et quand je m'y retrouve, c'est du bonheur !!
- Ouais, je lui réponds, moi j'en suis parti mais je ne pense pas que j'y retournerai vivre un jour, je deviens chaque jour un peu plus parisien.

Il sourit tout en poursuivant :

- On y mange de façon magnifique et il y a *outrancieusement* les meilleures tables de France.
- Où vas-tu dîner quand tu te trouves à Lyon ?

Clairement, je connais la réponse, mais volontairement je me tais, ne souhaitant pas manifester mon attachement à ses habitudes et l'entraîner sur ce terrain, où je deviendrais subitement le fan qu'il ignore que je suis !!

- Mon resto de nuit préféré, est sans conteste « Les Archers » à Bellecour. J'y étais il y a deux mois (octobre 1972) avec Roger Lamour, le directeur du Palais d'Hiver, et mon ami Mario Gurrièri, un personnage lyonnais.
- Ah ! le Palais d'Hiver, c'était un de mes points de chute quand j'habitais Lyon...

Tout en m'apercevant, en lisant dans son regard, qu'il allait me demander si je ne l'avais jamais vu en spectacle sur scène, je m'empresse de lui préciser que j'allais plus exactement au nightclub attendant et qui appartenait aussi à Roger Lamour, le « West Side ». (Roger Lamour disparaîtra tragiquement deux années après cette discussion, en 1974).

On échangera aussi brièvement sur ce talent lyonnais, un habitué de la scène du Palais et du West Side, Jimmy et ses King Bees...

Puis on reparle plutôt tout naturellement de nos origines parentales. En développant, mes origines lyonnaises, de fait j'évoque mon père, né en Italie dans le Latium, arrivé à l'âge de quelques mois, moins d'un an, en France et à... Lyon précisément.

Aussitôt le courant est passé. Nous nous découvrons des similitudes familiales, puisqu'il se met à me parler de sa mère calabraise, qui pour faire mieux, disait à qui voulait l'entendre qu'elle arrivait de... Rome !! Il me fit part des talents reconnus de sa mère aux fourneaux et de l'enchantement qu'elle provoquait auprès de ses invités dans son Moulin. L'instant d'après, il se tournait vers Carlos et c'est le métier qui reprit le dessus en parlant de Bernard Estardy, patron des studios CBE dans le 18<sup>e</sup> où l'un et l'autre enregistraient...

EXTRAIT



## Juillet 1974

Durant cet été-là, première collaboration de Carlos avec Michel Sardou. Prémisse d'une longue série. En première partie il y a aussi Pierre Billon, le fils de Patachou.

Nous sommes au début de la tournée, et après être allé à Grasse, puis Toulon, ce soir, c'est le Théâtre du Pharo à Marseille, qui accueille la tournée. Sardou remporte son succès tous les soirs, mais il a aussi de nombreux détracteurs qui lui collent l'image d'un facho, et rares sont les sorties de scène qui ne s'achèvent pas dans une ambiance houleuse qui nous vaut des départs de salle en panier à salade. Ce climat est créé par des titres mal compris de son répertoire, tels que « Les Ricains » ou « Je suis pour ». Cela n'entame en rien la bonne humeur de Michel et de son pote Loscar comme il l'appelle.

Les deux comparses s'entendent comme larrons en foire et les longues soirées d'après spectacle, sont souvent épiques. Ce soir toute la troupe, une quarantaine de personnes, artistes, musiciens, choristes et plus tard techniciens décide de se retrouver pour dîner à une cinquantaine de kilomètres au nord de Marseille, à Salon de Provence. Demain tout le monde a relâche.

Le restaurant s'appelle « Chez Gu ». On y mange les meilleures pâtes au pistou de toute la Provence, et les meilleures pizzas de l'avis de l'ami Carlos. Sardou est plutôt d'accord, quant à Michou Olivier son manager, il ne tarit pas d'éloges sur l'endroit. Pour preuve, à notre arrivée, notre surprise est totale, car est déjà attablée une vingtaine de personnes particulièrement bruyantes, c'est sans doute une autre troupe qui est de passage, et la surprise est confirmée effectivement puisqu'il s'agit d'une partie de la tournée de Macias qui termine son dîner.

Saluts tous azimuts, bon app' de rigueur, et nous voilà à notre tour autour de la table. Carlos me recommande la pizza aux anchois et olives, remarquable. Il y a les ravioles provençales, les spaghettis au pistou, eux tous savent déjà, car ils connaissent cet endroit de longue date, pour ma part c'est ma première visite dans ce restaurant. Ce

sera un passage obligé les années suivantes, car il y règne un climat d'amitié et de convivialité sans précédent.

Gu, le patron pizzaiolo, restaurateur maître des lieux, corvéable, est un corsaire qui a la bacchante généreuse et l'accent ensoleillé de sa Provence. Le rosé frais est sur la table avant nous et déjà les blagues fusent d'une tablée à l'autre. En cours de repas Gu vient s'enquérir de la qualité et surtout de la satisfaction de tous assez régulièrement. A l'issue d'un de ces petits tours de table, il révèle à l'oreille de Michel que si on traîne un peu, contrairement aux gens de Macias déjà partis pour la plupart, on aura la visite de Claude François. Cela amuse terriblement Sardou qui éclate de rire en nous informant... Gu précise que Claude chante dans le coin et l'a prévenu en début de soirée de sa visite comme chaque fois qu'il est dans les parages, et pas seulement d'ailleurs, car, pour un « spagh party », il lui arrive de venir de beaucoup plus loin. Il est déjà deux heures du matin, nous en sommes au dessert, les quatre Dalton techniciens de notre tournée Georges, Norbert, Charly et Michel nous rejoignent affamés, et viennent compléter notre tablée banquet !!! Du côté de celle de Macias, c'est un gros coup de fatigue, qui fait se volatiliser les derniers convives.

Les éclats de rire vont bon train, quand un coup de klaxon vient transpercer la nuit extérieure. C'est assurément un véhicule dans la cour... Gu part ouvrir la porte du fond de sa salle, celle qui donne sur cette cour et revient avec Claude François, suivi de quelques joyeux drilles, qui semblent eux aussi avoir une faim de loup. Ils sont pour l'instant une quinzaine que Gu et sa femme installent, à une longue table derrière la nôtre. Nouvelles salutations à la cantonade, œillades amusées, et mises en boîte se répandent.

Sardou interpelle Claude

- Alors, t'étais où l'artiste ?
- Là, sur place ce soir. C'est bien la première fois de ma vie que pour venir chez Gu, je n'ai pas à me taper des kilomètres !!
- Comment ça, t'étais à Salon, ça a marché ?

- Tu parles !! Bien sûr que oui, moi ça marche tout le temps !! Et toi, tu viens d'où ?
- On était au Pharo, et Carlos avait envie de spaghettis, alors on l'a accompagné...
- T'es sur la tournée de Michel ? demande Claude à Carlos.
- Bien obligé, puisque toi tu veux pas de moi !!
- Moi, j'ai les « p'tits matins » avec moi, en plus c'est ma prod, donc c'est tout bénéf !!

Et les échanges continuent sans restriction. Gu a officié efficacement et à présent Claude et ses convives, mangent avec appétit. Il est près de trois heures quarante-cinq du matin, quand Claude nous rejoint à notre table où restent Sardou, Billon, Michou Olivier, les frères Nebbout, Guermeur le chef d'orchestre que Michel surnomme affectueusement Gisèle, on sait pourquoi, Carlos et moi. Au bout de la table, quelques autres musiciens.

Claude demande à Michel, combien de temps il fait ? Combien de dates on a, et où on ira demain ?

La conversation s'engage ensuite sur l'organisation du tour de chant, sa construction, afin de rendre efficaces les enchaînements et les effets produits sur le public. Tout cela se travaille. D'après Claude, pour être efficace, un tour de chant doit être rapide et ne pas laisser le temps aux gens de réfléchir, pas même le temps d'applaudir. Il livre son secret, ce sont les enchaînements ultra rapides d'un titre à l'autre, dès l'entrée en scène jusqu'au 4e voire le 5e titre. C'est à ce moment-là qu'il s'accorde, dans son système, un premier répit.

D'ailleurs il s'accorde, mais accorde au public une première respiration dans son tour !!

Sardou lui rétorque que lui ne peut pas imaginer son tour de la même façon, son répertoire étant de loin très différent, son style supportant moins de chansons rythmées...

Claude insiste sur ce principe indéniable, deux chansons rapides, une lente, une chanson participative avant les premiers échanges avec les gens. Carlos est plutôt d'accord avec cette idée, à condition que le style supporte ces enchaînements, rejoignant Sardou, sans être en désaccord avec Claude. Du coup il ne se mouille pas. Claude poursuit dans le détail.

- Moi, tu vois, je fais « Cherche » et « Stop au nom de l'amour » deux rapides enchaînées par « Sha la la » et « Il fait beau » et, juste avant mon medley, la face A du dernier 45 tours.

Là, en l'occurrence « Le mal aimé » Tout ça en douze ou treize minutes. Les gens sont scotchés. Si tu leur laisses le temps de réfléchir et d'applaudir trop longtemps, entre chaque titre, ce sont eux qui conduisent ton tour, et ils sont moins réceptifs... Tu dois ramer davantage pour les avoir car, inévitablement l'ambiance chute !!!

Moi je bois du petit lait, j'écoute pétri de bonheur de découvrir ces petits secrets de saladette interne, de ce qui m'a fait rêver et qui m'a transporté durant des dizaines de fois, en le voyant sur scène. Je l'écoute encore lorsqu'il explique passionnément exiger le doublement des tempos afin de créer un effet de surprise et plaquer au fauteuil le spectateur. Tels sont les mots qu'il emploie. On le sent porté par la passion de la scène, galvanisé par le pouvoir et la domination qu'il exerce sur son public.

Ce qu'il faut retenir c'est le « 2R 1L 1P » entendez deux rapides, une lente, une participative. Emporté dans ce tourbillon technique, il déclame encore, en expliquant l'efficacité de la proposition inédite, comprenez le titre nouveau testé sur scène, pas encore enregistré, suivi de la surprise, il y a quelques années, le solo de batterie, ou le mouvement contrapuntique, c'est à dire l'harmonisation vocale des « Feuilles mortes ». A présent, la nouveauté c'est le medley.

Je ne perds pas une miette de ces révélations et dans un creux de conversation et ils sont infiniment rares, je réussis à glisser mon intervention en lui demandant « s'il ne fait pas sur scène dans ce qu'il appelle la surprise, un pot-pourri de danses qu'il maîtrise parfaitement ». Je pose cette question naïvement, comme si je ne l'avais jamais vu en live, et comme si l'idée émanait de moi, alors qu'elle surgissait du fond de ma mémoire. J'avais vu au cours de cette émission, La La La, me semble-t-il de Janine Guyon, Claude dans cet exercice. Aussitôt il me répond que si je le vois sur scène, il termine toujours son show par un enchaînement de danses tel que

le Hully Gooly, le Jerk ou le Mashed Potatoes, mais que c'est en toute fin de récital.

- Ce n'est pas la place de ce que j'appelle la surprise, car à cette place-là, ça me flinguerait les guibolles et le souffle !!!

J'acquiesce en souriant, et il ajoute encore :

- A la fin de mon tour, quand j'ai tout donné et que je suis rincé, je peux sortir exténué, c'est quasi l'enchaînement progressif idéal. Sortir claqué, les gens en prennent conscience, et tu fais à ce moment-là un triomphe... Là, j'ai le masque du mec qui leur a tout donné et les « patches » adorent...

Taré, patche, je te hais, magnifique, dans mon système, sous l'angle de... etc... etc...

Ce sont les mots familiers qui reviennent en permanence dans son langage.

Il y en a un autre qui a été l'objet d'un début de polémique ensemble, au cours d'une autre soirée fortuite, c'était peu de temps avant sa disparition aux Buttes Chaumont.